

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOÉ, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 9 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

Quand on ne peut faire ce que l'on veut, il faut faire ce que l'on peut.

Cette semaine je prends comme titre de ma causerie, un vieux proverbe tout simplement. Et jetant un regard sur la semaine écoulée, je vois que tous les journaux, grands et petits, ont chacun donné leur mot au sujet de l'intempérance croissante dans notre bonne ville.

Sans contredit, supprimer radicalement toutes les auberges, "saloon," etc., etc., serait un moyen. Serait-ce un moyen pratique ? Il se peut que cette suppression amoindrisse les cas d'ivresse, mais détruire l'ivrognerie, j'en doute.

Raisonnons le sujet, puisque nous sommes à en parler. Depuis notre premier père Adam, de tout temps, les hommes ont pris plaisir à manger du fruit défendu. Prenez l'enfant au plus bas âge et défendez-lui de toucher aux confitures. Laissez-le seul, et soyez convaincu qu'à votre retour, si le récipient bienheureux qui contenait ce met sucré n'est pas aux trois-quarts vide, c'est que l'enfant n'aura pu achever son œuvre de désobéissance.

Considérez l'adulte, auquel vous aurez défendu quoique ce soit, et voyez si tous ses désirs ne le portent pas à vous désobéir.

Prenez l'homme enfin et dites-lui : tu ne boiras pas, car on va te priver de toutes les maisons de boissons, soyez certains, messieurs, que chaque homme, dût-il avoir son alambic chez lui, soyez bien certains que celui qui veut boire, boira.

Je disais, les grands et petits journaux, ont donné leur appréciation, je viens vous soumettre mon idée. S'il est possible de supprimer toutes les buvettes, mon idée est nulle. Mais nous savons bien tous que la chose ne pourra malheureusement jamais s'accomplir.

Or, de deux maux, il faut prendre le moindre, et choisissons un terme.

J'appellerai ce terme, si vous le voulez : "Savoir boire." Tous les vieux pays de la race latine ont des hommes, ces hommes boivent, mais ils savent boire, et la règle générale n'admet pas d'ivrognes.

La première et principale chose de toute est de boire, soit pour se rafraîchir ou se réchauffer, suivant la saison. Mais de boire ouvertement, sans crainte de se montrer, ne buvant plus pour satisfaire une passion, mais bien par pure nécessité, il n'est donc pas utile de se cacher.

Que pour arriver à ce résultat, on nous fasse un bon ordre de police, disant : qu'il est obligatoire que tous ceux qui tiennent auberge, débit de li-

queurs quelconque, aient le siège de leur commerce dans une boutique ayant vue sur la rue. Que leurs vitraux ou vitrines soient libres de tout obstacle pouvant gêner la rue. En un mot, que l'on puisse voir du dehors tous ceux qui boivent, sans qu'aucune chose paravent, affiches ou autres soient placés pour tacher ces derniers.

Ne croyez-vous pas franchement que ce petit système très facile à mettre en exécution, empêchera bon nombre d'ivrognes de boire ? Certes, oui, direz-vous, et vous aurez raison. Exposez à la vue de tous les opérations de la buvette et vous n'aurez pas tant d'ivrognes. Instinctivement, on cherche à se cacher, lors que l'on sait que l'on fait mal. Pas de chambres privées dans les auberges ! Que ceux qui ont soif, boivent loyalement un verre devant tout le monde, sans se cacher. Beaucoup resteront sobres qui aujourd'hui ingurgitent assez de verres pour tomber ivres derrière un paravent qui cache au public leur débauche.

Voilà un moyen.

Un autre. Quand on a soif, point n'est besoin d'échanter cette soif avec une boisson forte. Donc, pour la boisson forte, un impôt extraordinaire, extravagant même. Que le moindre verre alcoolique coûte 25 cents, s'il le faut.

Combien n'existe-t-il pas d'excellents moyens de se réchauffer ou de se rafraîchir gréablement et qui ne coûte presque rien !

Quand on a froid et que l'on veut boire pour se réchauffer, qu'on en paye la façon ! Tant pis si vous prenez ce mauvais moyen ! Outre qu'il vous coûtera cher, il amènera maints refroidissements, qui, à leur suite, amènent le docteur, avec le docteur le compte d'apothicaire, et puis ceci, et puis cela. Ce qui coûtera bien plus cher qu'un verre coûtant même 25 centins. A ce prix là, l'ivrognerie diminuera. Et la caisse publique au moins en bénéficiera.

Voilà mon deuxième moyen. Le tout ne mérite-t-il pas d'être médité ?

PAPA-NOÉ.

LE CONFECTIIONNEUR.

Je me voyais en montre au genre humain, l'objet de ses respects, l'arbitre de ses pensées.
(L. VEUILLOT : Petite Philosophie.)

Vos papiers !—Les voici.—*Désiré Leblagueur, Boulevard Beaumarchais, 3, confectiionneur.* Vous confectiionnez, c'est fort bien ; mais la chose n'est pas, ne me paraît pas clair. Je suppose qu'assez honnêtement vous gignez votre pain. En louant votre aiguille à quelque magasin d'habits pour homme ou femme, enfant ou jeune fille ?

—Non pas précisément, gendarme. Mon aiguille (Car je manie aussi l'aiguille) use d'un fil. Tout diffèrent du fil des tailleurs.—Quel est-il ? —Devinez !—Deviner ? Vous vous moquez, jeune homme.

Je suis, vous le voyez, gendarme, et je vous somme de déclarer tout net votre profession.

—Eh mais ! vous l'avez dit : c'est la *confectiion*.

—Encore ?—Allons tout doux, honorable gendarme ! Ne vous gendarmez point si j'éprouve un grand charme

A causer avec vous familièrement.

Je vais donc m'expliquer catégoriquement.

Je suis, s'il faut parler sans détour, journaliste, Et c'est, je vous assure, un métier assez triste.

Lorsque je me disais un *confectiionneur*, Comparant mon travail à celui du tailleur, Je l'entendais ainsi : Ma plume est une aiguille, Et mon encre du fil ; un fil que j'éparpille, En le faisant courir sur un certain tissu, Frêle, blanc et léger, qui vous est bien connu. Le papier souffre tout, dit un certain adage, Et certes il y paraît à tel et tel ouvrage.

—Vous vaquez, disiez-vous, à la *confectiion* : Que confectiionnez vous donc ?—L'opinion. L'opinion publique ou bien nationale, C'est comme qui dirait une ruineur banale, Un son vague et confus, de partout arrivant, Et que nous nous chargeons d'amplifier—Comment !

—Je vais vous présenter un exemple entre mille Force mauvais sujets trouvant bon et facile De soustraire leur vie au joug religieux, Nous autres écrivains, qui ne valons pas mieux, Nous faisons nos choux gras de leur apostasie,

Et, comme un porte-voix, notre plume public Que le catholicisme est mort ; qu'un bon chrétien N'est pas celui qui croit et pratique, mais bien Un citoyen qui n'a fait de mal à personne.

Toute religion, en conséquence, est bonne, Puisque aucune jamais n'a tué, n'autorisa L'assassinat, le vol, la fraude, et *cætera*.

Mais, comme il faut d'un frein brider la plèbe vile, Nous lui recommandons, au lieu de l'Évangile, Et le Code civil et le Code pénal.

A bas le prêtre ! à bas le confessionnal ! Respect, autorité sans rival et sans borne Au palais de justice ! honneur, gloire au tricornes ! Gendarme, vous voilà content, j'en suis certain ? —Pas trop, mais c'est égal, passez votre chemin.

N. C., ouvrier typographe.

Offert à "L'Ouvrier."

Nous accusons réception de cinq beaux chromos, portraits de l'illustre et regretté Pie IX, offerts par le révérend monsieur J. B. Plamondon, curé de l'Isle-aux-Grues.

Nous avons reçu également, la splendide collection de *L'Ouvrier* de Paris. Ce présent offert par le révérend M. Lussier, curé de Contrecoeur, et envoyé à notre rédacteur-en-chef, est pour nous un puissant auxiliaire pour intéresser nos lecteurs.

Nous sommes heureux et honorés de pouvoir offrir à nos Révérends donateurs en notre nom, et au nom de nos lecteurs, nos plus sincères remerciements.

LA RÉDACTION DE L'OUVRIER.

Un Nouveau Guillaume Tell.

On exhibait, il y a quelques années, à New York, un tireur émérite qui pourrait rendre des points à Guillaume Tell lui-même.

Son nom est Dr. Carver ; il est regardé comme le meilleur tireur du monde. Il fut enlevé encore enfant par les Indiens Dakotas, et il vécut au milieu d'eux pendant seize ans. A l'âge de neuf ans, il commença à tuer des oiseaux au vol avec une carabine et il devint par la suite tellement adroit, qu'il était regardé par les Dakotas comme un être sur humain. Il manqua rarement un oiseau, même quand il tirait à cheval, et il tuait les buffles et les fauves, en posant sa carabine sur sa hanche, sans jamais ajuster avec les yeux, que le gibier fût au repos ou courant.